

# Le Serment du Corsaire

PAR RAOUL DE NAVERY

(Suite)

—On vous a raconté la prise du "Sirius", mon père ?

—Oui, répondit le consul. Le canon des pirates a tonné longtemps pour célébrer cette victoire, et j'ai vu dépêcher ce noble navire...

—Il était de Saint-Malo, comme moi, et j'étais mousse à bord. Lui avait eu son berceau à Solidor, et de là il s'était élancé dans la mer; moi, on m'avait ramené dans les roches, et de l'hospice j'allai sur le "Sirius", dont M. de la Barbinais était capitaine, et Galauban contremaître. Deux fiers hommes! Oh! nous n'avons pas commencé par être battus! D'abord, nous fîmes flamber un bâtiment pirate, deux fois plus grand que le "Sirius", et la cale renfermait des Maures et des Turcs à en couler, sans compter les chrétiens obligés de manoeuvrer sur les navires mahométans et qui embrassaient nos genoux en nous appelant leurs libérateurs... C'était beau, allez, mon père! Chacun avait rempli son devoir. Le capitaine était content; moi, je venais de passer matelot pour ma blessure... Tenez, mon front saigne encore...

—Noble enfant!

—Nous étions heureux, fallait voir! Hors les infidèles de la cale, la victoire ne rapportait pas d'argent, puisque le grand brûlot s'était affalé dans la mer; mais de la gloire, c'est autre chose, et le Breton en vit!

—Tous les Français, mon enfant.

—Les Français, une fois, je ne dis pas! Les Bretons, deux! Dame, ça se comprend. Le bon Dieu les crée, Français d'abord, Bretons ensuite. De plus fort en plus fort, quoi! Nous étions trop fiers, paraît-il. Le lendemain, on avait à peine eu le temps de laver le pont, de remplacer les manoeuvres brisées, que la vigie signale non pas un navire turc, mais une flotte... Un vol de vautours accourant sur notre frégate. Le capitaine fit le signe de la croix. Nous comprîmes tous que ça allait chauffer. On reprit les piques et les haches, les canonniers préparèrent leurs mèches; mes camarades de l'hospice et moi, nous montâmes le reste des grenades... Et toujours les vaisseaux turcs s'approchaient...

Pauvre capitaine! il ne parlait plus de vaincre, mais de mourir...

Un document écrit sur parchemin fut placé dans une bouteille et lancé à la mer... Le testament du "Sirius" et de son équipage...

Et puis, un moment vint où le canon tonna... Une tempête de fer éclata, mon père. Le combat dura deux heures, et les Turcs nous écrasaient du poids de dix navires... Le capitaine se défendait en héros; deux fois je coupai les jarrets des Maures prêts à lui fendre la tête, mais l'heure de la défaite se trouvait seulement reculée! Il songeait à mourir en grand, et tandis que j'essayais encore de le défendre: — Descends à la Sainte-Barbe, me dit-il, et mets le feu aux poudres! — Bon, que je dis. Je cours, je prépare la mèche, je me jette à genoux, et je récite ma dernière prière... En haut, Yvonnet accompagne la bataille de son fifre... On fait ce qu'on peut pour prouver qu'on n'a pas peur... Je venais de mettre le feu à la mèche, quand un groupe de Turcs fond sur moi, éteint la mèche, m'entrave et me laisse dans la Sainte-Barbe, impuissant, ivre de douleur et de rage... Les prisonniers que nous avions faits la veille, ayant réussi à rompre leurs liens, accouraient afin d'empêcher un acte de désespoir, quand ils me trouvèrent en train de faire sauter le "Sirius", et ceux qui nous approchaient de trop près.

Le Père Vacher attira Servan contre sa poitrine:

—Dieu te bénira, cher petit Breton!

—Je l'espère bien! mais j'ai oublié le plus beau. Au moment où le capitaine venait de me donner ordre de mettre le feu aux poudres, j'avise le pavillon français flottant à notre mâât. Bon! me dis-je, celui-là doit reposer sur une poitrine de Breton, je le prends pour moi! Je grimpe, je l'enlève, je redescends, je le cache dans ma poitrine; vous savez ce qui arriva après... J'entendis sans la voir la fin du combat. On fit passer les survivants du "Sirius" à bord du navire capturé chargé de le remorquer. On m'emporta de la Sainte-Barbe, brisé, à demi-mort, et je rampai sur le pont au milieu de mes camarades. Le capitaine paraissait près d'expirer; Galauban portait vingt blessures; tout le monde saignait, aux mains, au visage, sauf Mériadec et Hervé, les mousses. Nous nous embrassâmes en

pleurant... Le chirurgien pansa tout le monde... Quand nous aperçûmes Alger, nous pleurâmes tous! C'était l'esclavage. Les uns parlaient de mourir, le capitaine la Barbinais leur reprocha de manquer de courage; les autres voulaient tenter de se venger; il leur recommanda à tous la patience.

On nous avait redescendus dans la cale, afin que le débarquement s'opérât avec plus d'ordre. Il y eut cependant une minute durant laquelle on nous surveilla moins. J'avais les mains entravées avec des cordes, je les broyai à l'aide de mes dents; détachant ensuite les liens de mes jambes, je me trouvais libre... Alors, sans rien dire, dans la crainte qu'un cri donnât l'alarme, qu'un geste surprit la sentinelle, je montai jusqu'au hublot, puis, me laissant couler le long du navire, pressé entre les quilles de deux vaisseaux, je nageai et je me trouvais libre! libre!

Par exemple, dès que je fus en sûreté, je m'évanouis... Hier, j'ai recouvré la force et la raison, et, quittant les bords de la mer, je suis entré dans la ville. Galauban parlait souvent du Consulat, et je savais qu'ici je serais sauvé!

Servan déroula la ceinture remplaçant une veste absente, une seconde ceinture fixant autour de ses reins la bande d'étoffe représentant sa fantaisiste culotte, puis il tira de sa poitrine le drapeau du "Sirius".

—Mon père, dit-il, je le rends à la France.

—Ah! Pitchoun! s'écria le Marseillais, tu n'aurais pas mieux fait si tu étais né à la Cannebière!...

Le père Vacher prit le pavillon et le porta à ses lèvres :

—Ceux qui se battirent sous ses plis le reverront, dit-il, j'en ai la ferme espérance.

—Qu'allez-vous faire de ce brave petit, mon père? demanda Croustillac... S'il le veut, je l'adopte. Je suis sans enfant, et j'aime les braves, moi! On me connaît sur la place de Marseille, Croustillac, négociant en soieries du Levant, té!

—Merci, monsieur, répondit Servan.

—Tu acceptes?

—Que ferais-je avec vous?

—Tu ferais fortune.

—Ce n'est pas assez pour moi, il faut que je venge mon capitaine, Galauban et les camarades.

—Il a raison, le pitchoun! Venge-les d'abord! Tu seras mon enfant adoptif ensuite. Pour le moment, je puis au moins te rendre le service d'abord de te cacher à Alger pendant que j'écoulerai mes marchandises et que je chargerai ma nouvelle cargaison...

—Oh! cela, je l'accepte.

—Ensuite, tu feras avec moi le voyage jusqu'à Marseille... Je te donnerai assez d'argent pour gagner Saint-Malo, et tu te rembarqueras sur un bâtiment corsaire.

—Vous êtes un brave homme! s'écria Servan.

—L'emmènerai-je aujourd'hui? demanda Croustillac au consul.

—Non, répondit le Père Vacher, attendons les événements. Chez moi, il ne court aucun risque; une indiscretion serait un danger à votre bord; ma situation me permet d'apprendre jour par jour, heure par heure, ce qui adviendra des marins du "Sirius" il trouvera consolant de le savoir; bien plus, peut-être, me sera-t-il possible, avant son embarquement à votre bord, de lui fournir l'occasion d'échanger quelques mots avec ses anciens compagnons.

—Vous avez raison, mon Père, répondit Croustillac. Mon chargement prendra trois semaines. Débarbouillez le Pitchoun, changez sa tête si vous le pouvez, car ces satanés Turcs sont plus malins qu'ils n'en ont l'air, et quand je serai prêt à lever l'ancre, je vous prévenirai.

—C'est entendu, répondit le Père Vacher.

Le marchand de soieries quitta le Consulat, en y laissant son protégé.

X

## LES FAIBLES

A partir de ce moment, le mousse n'eut pas de plus vif désir que celui de revoir, fût-ce une minute, ses anciens compagnons. Reposé de ses fatigues, vêtu comme les petits Algériens, il sortait le plus souvent dans la ville en compagnie d'un vieillard, More d'origine, qui s'était fait tardivement chrétien, et témoignait une admirable charité à l'égard des captifs. On le voyait fréquemment sur le port,

guettant l'arrivée des navires, à l'affût des nouvelles, sollicitant pour les infortunés une dime sur les bénéfices des capitaines. Tous les Européens connaissaient Azil, et lui témoignaient leur sympathie. Mis au courant des aventures de Servan, Azil s'occupait d'abord de le rendre méconnaissable, grâce à une mixture savante qui changea le ton de sa peau, et à l'aide d'un coiffeur qui lui rasa les cheveux suivant la mode du pays. En trois jours, Servan apprit quelques mots turcs, et suivit Azil sur le port. Il s'agissait de connaître la date de la seconde vente des matelots et des officiers du "Sirius", vente qui, cette fois, resterait définitive.

Lorsque le More la connut, en dépit des dangers que pouvait courir le mousse, il lui jura qu'il y assisterait.

Cette fois l'angoisse des malheureux était grande. Ils avaient appris les règlements et le mécanisme de ces marchés d'esclaves, et, si résignés qu'ils fussent à leur sort, l'inconnu en face duquel ils se trouvaient les pénétrait d'une secrète terreur.

Vernon se demandait si le vieux médecin turc se déciderait à l'acheter; Poigne-d'Acier se souvenait de la brutalité avec laquelle un reis de fuste turque lui avait palpé les bras et ouvert la mâchoire.

—Je ne pourrai jamais me dispenser de casser la tête à ce gredin-là! pensait-il.

Tous roulaient dans leur esprit des pensées aussi sombres. Ils en étaient venus à ne plus oser échanger leurs idées. Que pouvaient-ils se confier? de mutuelles angoisses. Même les plus énergiques faiblissaient dans l'attente du malheur prochain. Aussi, regardèrent-ils comme un soulagement la vente qui devait avoir lieu dans deux jours.

La volonté de n'avoir point à rougir devant leurs ennemis leur rendit des forces. Comme pour les premières enchères, on les baigna, on leur distribua des vêtements convenables; on leur servit un repas copieux; puis on les rangea dans une cour intérieure du palais de Baba-Hassen.

Les acquéreurs s'y étaient rendus à l'avance. Parmi eux, Vernon reconnut le vieux savant turc; Poigne-d'Acier, le reis dont il se jurait de briser la tête s'il s'avisait de ne point lui parler avec une douceur suffisante. Les autres prisonniers ne se souvenaient pas de ceux qui s'étaient posés en acquéreurs futurs, et dont les offres se trouvaient inscrites sur le carnet de l'"Inventeur".

Celui-ci était un homme dans la force de l'âge, rénégal grec, faisant trafic d'hommes, de femmes et d'enfants, haïssant d'autant plus les chrétiens que leur vue lui rappelait son apostasie. Il avait pris pour femme une belle créature d'origine slave, dont il avait fait un martyr sans parvenir à la faire renoncer à sa foi.

Dans ces marchés de chrétiens il apportait une adresse extrême, s'entendant merveilleusement à faire valoir la force et la beauté des sujets, à pousser les enchères; or, le Pacha, ayant intérêt à ce qu'elles atteignent un chiffre élevé, tenait Hafiz en grande estime, lui confiait souvent des missions délicates, et le chargeait d'acquérir pour son propre compte des enfants chrétiens destinés à augmenter le nombre de ses pages.

Les yeux d'Hafiz avaient déjà remarqué les mousses du "Sirius". Hervé et Mériadec, élevés à l'ombre des grandes murailles de l'hospice, gardaient une pâleur rendant plus douce l'expression de leur visage. Le peu de durée du voyage de Saint-Malo à Alger n'avait point déformé leurs mains délicates. Serrés l'un contre l'autre, effarés comme des oiseaux que la main du chasseur vient d'arracher à leur nid, ils se mirent à trembler sous le regard d'Hafiz.

Mais en même temps, tous deux reçurent à la fois une commotion au coeur.

Un regard intelligent, sympathique sous les larmes dont se mouillaient les paupières, les embrassa d'une façon soudaine.

Ces yeux noirs, ils les connaissaient. Où et quand les avaient-ils vus?

Ce petit garçon aux cheveux rasés, au teint brun, portant un élégant costume turc, leur était nécessairement inconnu, et cependant, cependant...

Du reste, après avoir éveillé leur attention et leur curiosité, le jeune compagnon d'Azil entraîna le More du côté des enfants.

Il se glissa près d'eux, paraissant les examiner avec la curiosité d'un acheteur. Puis, lorsqu'il se trouva tout près:

—Ne bougez pas, ne me regardez pas, dit-il, je suis Servan... Dieu m'a sauvé, et j'essaierai de vous